



Motivé

Rock

“Nous sommes des passeurs”



JULIAIRE SCOTT

Indiens ou aborigènes, ils utilisent le rock pour lutter contre l'oppression.

Dans le cadre du cycle “Résistances”, la Cité de la musique accueille deux groupes, un amérindien et un aborigène d'Australie, qui jouent du rock de Blancs pour défendre les droits de leurs peuples. Interview croisée entre Black Fire – trois frères et sœur navajo, qui pratiquent un punk-rock “high energy” engagé, mêlé de chants et de danses traditionnels –, et Nabarlek, leur pendant aborigène, avec un rock plus 80's.

Où se situe votre territoire ?

Black Fire : Black Mesa, dans le Dine'tah, le pays Navajo (“Dine” voulant dire “Navajo”). C'est au sud-ouest de ce qu'on appelle les Etats-Unis.

Nabarlek : Manmoyi, au centre de la région de la terre d'Arnhem (nord de l'Australie). Nous sommes des Bininj et notre langue est le *kunwinku*.

Pourquoi avoir choisi le rock ?

B.F. : Nous avons grandi dans un climat tendu avec le gouvernement américain, qui

a toujours tenté de nous déplacer pour exploiter des mines de charbon. Nous étions donc des jeunes très en colère. Et le punk rock nous a semblé proche de notre énergie et des messages que nous voulions faire passer.

N. : D'abord parce que nous aimons ça ! Et jouer ces chants ancestraux comme des *Balanda* (“hommes blancs”) nous permet de transmettre ces chansons au monde moderne. Espérons que les jeunes apprécient et écoutent autre chose qu'AC/DC !

Vos guitares sont-elles des fusils ?

B.F. : En tout cas, ce sont des armes redoutables. Nous les utilisons comme outils de communication et d'éducation. La musique transcende les frontières et les obstacles !

N. : Notre musique est là pour casser les murs construits autour de nous par les hommes blancs, et faire vivre notre langue et notre culture.

Quel rôle joue la famille ?

B.F. : Nous voyageons et travaillons partout ensemble. Cette relation familiale forte

s'appelle le *Ke'*, et c'est ce qui nous a permis de survivre.

N. : Nous sommes plusieurs de la même famille, et d'autres ont été adoptés. Nous ne fonctionnons qu'à la confiance et au respect, et nous avons tous des relations familiales entre nous. C'est notre force.

Avez-vous des problèmes avec l'establishment ?

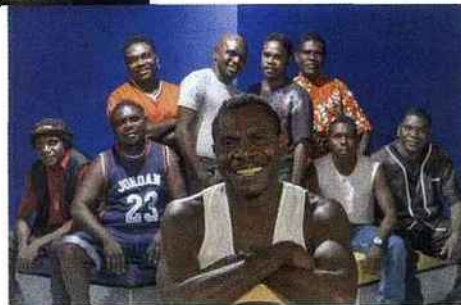
B.F. : Qui n'a pas de problèmes avec un système capitaliste et colonial, bâti sur la destruction de notre mère Nature ?

Surtout si vous êtes indigène...

N. : Oh oui ! D'abord, l'anglais n'est pas notre première langue ; ensuite, le gouvernement ne cesse de vouloir nous déplacer et nous regrouper. Mais nous resterons sur nos terres !

Comment agissez-vous pour votre peuple ?

B.F. : Notre musique est un appel à l'action et un support d'actions. Nos shows sont des



SKINNYFISH

En haut, les Navajo de Black Fire ; à droite les Aborigènes de Nabarlek.

tribunes pour de nombreuses organisations indiennes que nous soutenons. Nous nous impliquons aussi pour aider les jeunes Navajo à maîtriser les médias, et organisons des ateliers dans les écoles.

N. : Par notre musique, nous sommes des passeurs. Nous apprenons aux jeunes à chanter et à danser mais aussi à collecter la mémoire du bush. Nous voulons qu'ils soient fiers de ce qu'ils sont !

Propos recueillis par Laurent Jézéquel

Le 13 fév., 20h, Cité de la musique, 221, av. Jean-Jaurès, 19^e, 01-44-84-44-84, www.citedelamusique.fr. [18 €]. Derniers disques : Black Fire, “[Silence] Is a Weapon” (Tacoho) ; Nabarlek, “Manmoyi Radio” (Naïve).